

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# LE NAUFRAGE DE VENISE

De la même autrice chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Oublier Klara*

ISABELLE AUTISSIER

# LE NAUFRAGE DE VENISE

*Roman*



© Éditions Stock, 2022.

© À vue d'œil, 2022, pour la  
présente édition.

ISBN : 979-10-269-0619-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

La brume sied bien aux ruines. Elle ourle les déchirures de la pierre, le saillant de poutrelles devenues inutiles. Elle berce de son voile la tristesse d'un encorbellement effondré, d'un toit béant, d'une façade aux fenêtres vides comme autant d'yeux morts. Et puis, ces vapeurs laissent l'illusion que le mal n'est pas irrémédiable, ce n'est peut-être qu'un effet d'estompe. On se prend à rêver que tout à l'heure, quand le soleil percera, il dissipera cette impression. Le flou se résoudra et les dommages n'apparaîtront pas si grands. Une main

invisible relèvera la touche pause et la vie reprendra comme avant. Les rues s'animeront de passants, de touristes, et avec eux du crincrin des roulettes de leurs valises, des cris, des pétarades des moteurs des vedettes, de l'odeur de poussière et d'huiles recuites des restaurants.

Malheureusement, depuis des mois, le soleil n'opère pas ce miracle et la lagune se surpasse en matière de brouillard. Est-ce l'effondrement qui a envoyé dans l'atmosphère quelques vapeurs méphitiques si denses qu'elles sont impossibles à chasser ? Ou, plus simplement, la lagune n'en finit-elle pas de pleurer sa ville : Venise.

Guido est allongé, immobile, tel un gisant du Moyen Âge, la couverture remontée jusqu'au menton. Le corps paraît massif, pas très grand, guère plus d'un mètre soixante-dix, ce qui l'a toujours agacé. Sa tête repose bien droite sur l'oreiller. Il en ressort des pommettes saillantes, une mâchoire carrée, de larges orbites bordées d'un côté de sourcils broussailleux et de l'autre de profondes cernes. Ce visage pourrait apparaître triste et mou, mais une impression jouisseuse l'emporte avec la grande bouche aux lèvres épaisses et le large nez, typique de

ses ancêtres, dont seules les narines qui palpitent signalent qu'il est en vie. Après des mois d'hôpital, son teint blême fait ressortir la couperose. Avec la fatigue des opérations et des soins, il se néglige. Une barbe de trois jours et des mèches grises ont remplacé le visage glabre et la coupe stricte qu'il s'est toujours imposée. Il ouvre brusquement les yeux et les maintient sans ciller. Ses iris sont d'un beau gris, pailleté d'or, son arme de séduction.

Guido a cette faculté de passer instantanément du sommeil à la veille. Il adore ce moment où il lui semble être extralucide et accorde toujours confiance aux premières idées qui lui viennent à l'esprit,

celles que le sommeil a ciselées, qu'il appelle ses gamberges de nuit. Ce matin-là, la décision s'impose : il doit retourner à Venise.

Pendant de longs mois, revenir ne faisait pas sens. D'abord Guido a subi une longue hospitalisation, épaule brisée, thorax enfoncé, fracture du crâne. À la sortie du coma artificiel, il a vécu les méandres interminables du retour à la réalité dans un centre de postcure. Au fur et à mesure de sa convalescence, les douleurs physiques s'estompaient, mais les problèmes le submergeaient. Pour la première fois de son existence, il répugnait à faire face. Il rêvait à un coup de baguette magique qui l'aurait fait disparaître d'ici pour l'en-

voyer le plus loin possible, quelque part dans une île du Pacifique, ou même chez n'importe quelle tribu de sauvages au fin fond d'une forêt impénétrable. Loin, le plus loin possible de ce qui l'assailait : la mort de Maria Alba, la disparition de Léa, l'écroulement de l'immeuble où il avait passé les plus beaux moments de sa vie, sans compter les amis, les maîtresses et même quelques fieffés adversaires dont il apprenait la mort, jour après jour.

La paperasse aussi l'horripilait. Il avait dû se mesurer seul aux déclarations, réclamations, sommations qu'il fallait envoyer aux banques, aux assurances, au fonds d'indemnisation des victimes, en pestant

contre ces imbéciles de fonctionnaires planqués qui lui réclamaient des attestations et des preuves évidemment perdues dans le grand chambardement. Son statut d'élu ne semblait même pas l'aider. Passé les mails de condoléances, il ne récoltait au mieux qu'un intérêt poli quand il se recommandait de la mairie.

L'avalanche de critiques publiques l'avait touché plus qu'il ne voulait l'admettre. Il ne s'était pas formalisé que l'on ait traité l'ensemble de la municipalité d'incompétents et de corrompus. C'était monnaie courante. L'épithète d'assassin sonnait gravement, mais pouvait passer pour une réaction de désespoir tem-

poraire. Mais s'en prendre au développement de Venise, à la vision de la prospérité qu'il s'était attaché à construire, qui avait occupé ses jours et ses nuits, son énergie et les talents qu'il s'attribuait, cela lui était vraiment insupportable. Tout juste si on ne le considérait pas comme personnellement responsable de la catastrophe. Que cela vienne des copains écolos de Léa ne l'étonnait pas, mais de ses propres amis, de la coalition avec laquelle il avait gouverné, mais aussi bagarré et ripaillé, le blessait profondément. Quand il était de meilleure humeur, il se disait qu'en politique Voltaire avait raison : « Mon Dieu, gardez-moi de mes amis. Quant à mes ennemis, je

m'en charge. » Quand il broyait du noir, des bouffées de haine lui acidifiaient le gosier contre ceux qui cherchaient à se défausser sur lui et à l'instrumentaliser. Après une période de boulimie, il avait renoncé à lire les journaux, à regarder la télévision et abandonné son compte Twitter.

L'aube est encore violette quand il quitte l'appartement dans lequel il s'est réfugié à Mestre, en face de Venise. La vedette qu'on lui a prêtée l'attend dans l'arrière-port de Marghera. Un brouillard sombre avale le paysage et étouffe les bruits. Dans la lagune, il est seul au monde. À peine distingue-t-il à main droite la masse

plus foncée du pont de la Liberté, l'unique voie d'accès à Venise en voiture. En d'autres temps, à cette heure-ci, il aurait grouillé de véhicules. On l'aurait entendu plus qu'on ne l'aurait vu, par son grondement sourd. Il est maintenant fermé à la circulation, comme toute la ville. Guidé par son GPS, Guido atteint en une demi-heure la pointe nord-est de Venise. Il aurait pu entrer directement par le canal de Cannaregio, pour accéder au Grand Canal. Mais des immeubles écroulés barrent sans doute le passage. Et puis il ne veut pas de cet accès de service. Il veut le vrai, celui qui coupait le souffle à trente millions de personnes par an et déchaînait